

## Messianisme et Mécanisme

Pourquoi la machine? Je trouve fascinant et remarquable qu'Oleg Kulik ait décidé d'accorder à la machine et au mécanisme, ou du moins à l'image de la machine et du mécanisme une place centrale dans sa mise en scène du Messie. Derrière cette image, ou peut-être plutôt en surplomb, par-dessus elle, et au point parfois presque de la cacher, se profile pour nous celle de la technique et de la technologie qui nous apparaît comme le trait caractéristique de ce nous sommes, ou de ce que nous sommes devenus. À cet égard, la machine et le mécanisme nous semblent constituer un moment aujourd'hui passé de la technique et de la technologie. La machine nous apparaît comme la première étape, encore grossière, du monde nouveau auquel nous avons donné naissance, un monde où aujourd'hui l'information et la communication ont remplacé la vapeur et le fer. Pourtant, une seconde de réflexion suffit pour se rendre compte que la force irrésistible et surhumaine de la machine n'est jamais loin derrière et que le monde globalisé qui semble avoir aboli l'espace et le temps trouve en elle sa condition nécessaire, même si, de plus en plus, nous avons fait disparaître la machine de l'espace public pour ne conserver d'elle qu'un motif esthétique plus ou moins passéiste.

Les grandes usines pour la plupart ont quitté nos villes. Recouverts d'un voile post-moderne de verre et d'aluminium étincelant, essentiellement automatisés, les lieux de production primaire ont disparu de l'espace social tout autant que de la conscience politique. Pourtant, la machine, de même que la transformation du monde qu'elle impose et qu'elle requière demeurent indispensables, sans elles le fragile univers des techniques de l'information et des manipulations disparaîtrait, privé des outils qui le rende possible. La machine reste au cœur de notre monde.

Mais en quoi le Messie, le messianisme, une révélation vieille de 2000 ans a-t-il à voir avec le machinisme? S'agit-il simplement d'une remise au goût du jour d'une œuvre ancienne et d'une pensée passée, d'un effort pour donner une pertinence nouvelle à ce qui n'en a plus, ou cette découverte de l'importance du mécanisme au sein de la Passion ne révèle-t-il pas un lien profond, intemporel, entre notre passé et notre présent?

\*

\* \*

Chez Girard l'événement qui met un terme à la violence en rassemblant les conflits disséminés au sein de la communauté en une dernière violence exercée contre une unique victime, se nomme le « mécanisme victimaire ». Girard le définit comme un « mécanisme auto-régulateur de la violence ». Un *mécanisme*, parce qu'il s'agit d'un déroulement automatique d'actes qui s'enchaînent l'un l'autre en une suite où chacun détermine le suivant jusqu'à la convergence finale de la violence de tous contre une même victime. Un mécanisme *auto-régulateur de la violence* car dans ce processus qui met un terme à la violence, rien d'autre n'intervient que la violence elle-même, rien que son exaspération et sa fuite en avant. Aucune décision autonome de renoncement à la violence et à la vengeance n'a lieu. C'est la violence elle-même qui met un terme à la violence. C'est la raison pour laquelle la paix qui est alors retrouvée apparaît à ceux qui en bénéficient comme un événement incompréhensible, dont ils ne sont pas responsables, comme un don qui leur vient d'un ailleurs, du sacré. Telle est, revue et précisée par René Girard, ce que Bergson nommait, « la machine à fabriquer des dieux ». Le sacré est la transcription imaginaire, l'idée fausse que nous nous faisons d'un mécanisme violent de régulation de la violence que nous ne comprenons pas.

Haendel et Jennens l'avaient compris, c'est cette auto-régulation de la violence que la révélation christique dérange et rend impuissante en montrant sa radicale naturalité. Il n'y a dans la royauté humaine garante de la paix nulle transcendance. La paix à laquelle conduit, paradoxalement, l'aggravation de la violence n'est pas un don de la divinité, mais le fruit de notre violence. C'est pourquoi cette « paix » n'est jamais loin de la violence et pourquoi le souverain politique est le maître absolu de la violence, Une violence qu'il rebaptise du nom sonore de la « Loi », ou qu'il exerce, oh combien rationnellement, au nom de l'intérêt national. Le Messie révèle le mensonge d'une paix qui repose sur le meurtre, et il révèle que ce mensonge est une machine à fabriquer les dieux. C'est pourquoi le symbole de la machine fait sens. Et pourquoi les robots qui au début occupent le centre du plateau s'effaceront de plus en plus de la scène au fur et à mesure que la révélation se fera plus complète. Ils interviendront une dernière fois au moment de l'air de la révolte des nations contre le Seigneur et son oint, avant de disparaître tout à fait et de laisser définitivement la place au chœur. C'est-à-dire à des être humains.

Certes cette machine est un mécanisme social, une machine sans roues, ni fils, tubes ou poulies, une machine dont les rouages sont des êtres humains et leurs actions. Lewis Mumford il y a déjà longtemps, affirmait que la machine sociale, la mécanisation de la société était à l'origine de toute autre technique. La machine sociale constitue d'après lui la matrice et le paradigme de

toutes les machines de fer et d'acier, de bois ou de verre que nous avons fabriquées par la suite.<sup>1</sup> Mumford prenait comme exemple premièrement les grandes constructions archaïques, les menhirs, les pyramides, les immenses tumulus funéraires, puis les travaux d'assainissement et d'irrigation, les canaux percés au travers d'une montagne. Toutes ces entreprises ont exigé d'enrégimenter et de coordonner des centaines, voire des milliers d'hommes qu'il a fallu réduire pendant des années, de façon continue ou répétée par intervalles, aux rouages d'une immense machine, qu'il qu fallu transformer en pièces d'un mécanisme organisé en vue d'une fin précise.

Or les premiers de ces exemples sont tous des monuments funéraires ou cultuels. Ils se rapportent au sacré dont ils sont l'expression. La mise en place de tous ces grands monuments suppose l'existence de la « machine à fabriquer des dieux » qui seule leur donne sens et permet d'unir les agents dans le projet d'élever des temples ou des sépultures qui défient l'imagination. La première machine c'est donc l'organisation du corps social, les règles et les interdits qui le structure. Pour le dire autrement, dans le langage de René Girard, le mécanisme victimaire est la « machine outil » à l'aide de laquelle furent fabriquées ces premières « machines » que sont les sociétés, de même que le machinisme social qui, au dire de Mumford est l'ancêtre de tous les autres machines que nous avons construites. Le mécanisme en ce sens est notre destin originel. Nous étions, nous sommes donc tous robots avant que d'être humains, et plus précisément, nous sommes tous robots *parce que* nous sommes humains. La technologie, les machines ne sont donc pas une force extérieure à notre humanité qui nous opprime et nous prive de notre liberté. Les machines ne nous sont pas étrangères, elles sont ce que nous sommes depuis toujours. C'est pourquoi la présence des machines dans la mise en scène d'Oleg Kulik n'est pas simplement symbolique. Nous sommes mécaniques parce que nous sommes mimétiques. C'est pourquoi être libéré de la « machine à fabriquer des dieux », c'est être libéré tout à la fois de notre mécanisme originel et de la violence et de la vengeance. Ce n'est là qu'une seule et même chose car le mécanisme originel est le mécanisme de la violence et de la vengeance. C'est lui qui est à l'origine de toutes les techniques que nous ne pouvons nous empêcher de maudire en même temps que nous les adorons.

Tous différents et tous semblables les robots qui occupent le centre de la scène pendant la première partie de l'oratorio ne font qu'un avec la « machine à fabriquer les dieux » dont ils sont l'expression. Le Christ-mime leur dispute notre attention jusqu'au moment où libérés par la mort et le sacrifice du Christ-mime, les robots s'effacent pour laisser la place au chœur qui avait été auparavant relégué dans les « enfers » de la fosse d'orchestre. Cette transformation révèle ce

---

<sup>1</sup> Lewis Mumford *Technics and Human Development, The Myth of the Machine Volume One*, (New York: Harcourt, Brace, Jovanovich Inc., 1966).

que nous savions depuis toujours : ce n'était là ni de simples machines ni mêmes de purs robots, mais bien plutôt des cyber-nanthropes, des êtres mi-humains, mi-machines. Des hommes asservis à la production de la puissance et de la force, de la royauté humaine, à la fabrication des dieux, et qui croyaient trouver leur salut dans la machine.

Les monstres mécaniques qui circulent sur le devant de la scène dissimulent les chanteurs à notre regard. Ils nous séparent d'eux pour en faire des voix désincarnées. Ce que nient les machines, au sein desquelles sont en un sens emprisonnés les choristes absents, ce sont leurs corps, ou plutôt le corps. Ces automates au sein desquelles sont dissimulé des hommes ne sont pas la prison de l'âme, mais celle du corps. L'androïde cyber-nanthrope cherche à obtenir par son association à la machine une autonomie que son corps humain (trop humain) dément. À l'aide de prothèses, d'implants, d'améliorations techniques en tous genres il cherche à dépasser les limites de son corps. Il refuse ses faiblesses, et veut compenser à l'aide d'outils et de machines, de médicaments et de chirurgie, la finitude de la condition humaine. Les corps perfectionnés des robots, visent à permette à ceux qui peuvent se les procurer d'échapper à la fragilité essentielle qui nous rend dépendant les uns des autres. Cependant, cet effort même, ce désir de radicale autonomie les enchaîne. Il les associe dans et par la machine. Ils n'échappent pas pour autant à la dépendance commune, mais elle devient prison, plutôt qu'occasion de liberté.

Les carapaces mécaniques qui dissimulent les chanteurs nient leurs corps qu'elles cachent. Par opposition à *avoir un corps*, lequel est alors compris comme un outil au service d'un moi immatériel, *être un corps* c'est premièrement être offert au regard des autres. Le corps nous révèle. Il nous présente et nous donne être, mais comme un être qui est, par définition, offerts aux autres. Un être sur lequel ils ont prise. Être un corps c'est communiquer, d'une manière qui est radicalement différente du simple échange d'information. La présence à l'autre qu'impose le corps fait que chacun est inévitablement pour partie dépossédé de lui-même, dans l'exacte mesure où il est offert et disponible à l'action d'autrui. Cette dépossession réciproque constitue la condition de possibilité de tout échange d'information. C'est à cette universelle fragilité que les automates, les robots et les cyber-nanthropes cherchent désespérément à échapper. Autonomes et enfermés sur eux-mêmes ils ne donnent pas prise à l'autre, croient-ils. En un sens, et pour leur propre malheur, ils ont raison, car ce n'est plus l'autre en tant qu'autre qu'il rencontre, mais l'autre en tant qu'il est le même qu'eux. Ils deviennent en conséquence les moments d'un processus abstrait, les rouages d'un mécanisme.

C'est pourquoi ce n'est pas l'âme que la mécanisation du monde rejette, mais le corps. Du moins, ce n'est pas l'âme en tant qu'elle est immatérielle, car celle-ci s'accorde fort bien d'un corps mécanique, trop heureuse qu'elle est de pouvoir choisir la « prison » qui lui convient le

mieux. C'est le corps que le cyber-nanthrope refuse; c'est la condition corporelle qu'il rejette, ou si c'est l'âme que la machine étouffe, c'est uniquement l'âme en tant qu'elle est co-substantielle au corps qui nous offre à la prise d'autrui.

\*

\*            \*

La musique sauve. Les voix échappent à la malédiction mécanique qui efface les corps et interdit la communion. Les voix sont sensibles les unes aux autres. Elles dépendent l'une de l'autre. Elles s'appellent et se répondent, et ne peuvent nous parler qu'au prix de leur coordination réciproque. La force de chacune repose sur l'accord, le contrepoint ou le silence des autres. Les voix sont comme des corps, réciproquement offertes les unes aux autres. Chacune est fragile de cette ouverture, qui n'est rien d'autre que la voix elle-même. Les voix sont comme des corps car elles sont des corps. Elles forment une communauté.

Le chant annonce la venue du Messie, du mime, et elle rend manifeste la vérité des corps des choristes. Le mime qui lui ne chante pas. Il est chanté, comme tout mime il est agit. Son action est passion. Il la subit, mais cette Passion est aussi une action, son action. Elle met en scène les étapes du meurtre fondateur. Parce que cette action est celle d'un mime, elle reproduit, recommence des actions qui ont déjà été accomplies auparavant. Tout comme la musique, elle les redit; et cette répétition les révèle, les offre au regard et donne aux autres prises sur elles. Mais afin que la prise soit réelle, la scène où l'action est jouée ne peut-elle être extérieure au monde de ceux à qui elle s'adresse. La reprise de ce qui a déjà eu lieu qu'est la Révélation messianique, exige que soit proprement reproduite, et non simplement représentée l'action passée. Le mime doit mourir afin que sa Révélation soit accomplie. Sa mort signera la destruction de la « machine à fabriquer des dieux » et elle entraînera la métamorphose des robots autistes répétant inlassablement des chiffres insensés en des êtres corporels. Elle leurs donnera les corps justes, qui conviennent aux voix qu'ils sont depuis toujours.

Paul Dumouchel, Kyoto